

la presse aux Etats-Unis. En 1852, la poste recevait annuellement 60 millions de lettres et 58 millions de journaux. En 1870, le nombre des lettres atteignait 554 millions, tandis que celui des journaux et revues était de 470 millions. Les lettres représentaient un poids total de 8,500 tonnes, pour lesquelles le gouvernement avait 18 millions de dollars; quant aux journaux, ils pesaient 45,650 tonnes et ne rapportaient qu'un peu plus d'un million.

« Compagnie Manufacturière et Industrielle de Soré », tel est le nom d'une nouvelle association au capital de \$300,000, divisé en \$15,000 actions de \$20 chacune, payables en six ans et huit mois, et par versements mensuels de trente sous, qui vient de se former parmi les principaux habitants de la ville de Soré. L'hon. Juge Loranger est à la tête de cette Compagnie.

C'est par l'établissement d'une manufacture de chaussures que la Compagnie va commencer ses opérations. La modicité du prix de l'émission des actions, les facilités extrêmes de paiement, permettront à tous de s'associer plus ou moins aux travaux de cette association, dont l'avenir ne peut être douteux.

LA PHTHISIE ET LE MAÏS

M. Emile de Tarade, l'éminent professeur de physiologie comparée, a adressé à un journal médical la correspondance suivante :

« La phthisie pulmonaire est, hélas ! si commune dans nos climats, que généralement, sur six ou sept décès, il y en a au moins un amené par cette cruelle maladie, et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les malades et ceux qui les entourent, se font ordinairement illusion sur leur position. « C'est un rhume, dit-on... il faut prendre quelque tisane adoucissante... Oh ! ce malheureux rhume est bien long à se guérir... » Puis bientôt l'illusion devient impossible, et ce n'est que quand il est trop tard qu'enfin la triste vérité vient à être connue.

« Or, on croit partout qu'à cette affreuse maladie, il n'est pas de remède. L'iode, l'huile de foie de morue, ne sont que des palliatifs bien impuissants. Eh bien ! le remède certain, remède des plus agréables, c'est la farine de maïs de bonne qualité, employée en bouillie. L'usage assidu et prolongé de cet excellent aliment, amène *infailliblement* la guérison, quand toutefois la maladie n'est pas arrivée au dernier degré.

« Mais, diront quelques praticiens, comment voulez-vous que cet aliment agisse pour amener la guérison ? A cela je réponds humblement : je n'en sais rien. Dieu seul sait comment cet aliment peut dissoudre les tubercules qui se forment dans les tissus du poumon, et comment il fait cicatrifier la plaie que ces tubercules occupent. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai pour preuves de magnifiques résultats, acquis par une longue expérience (l'expérience, contre laquelle la théorie vient se briser si souvent !) Oui, je pourrais, au besoin, citer les noms des personnes que l'usage de cet excellent aliment a rétablies, et qui en signeraient la déclaration *des deux mains*, tant elles se trouvent heureuses de leur guérison. Qu'on me dise, d'ailleurs, comment agit le sulfate de quinine contre la fièvre, et même ce que c'est que la fièvre.

« Donc tant que la maladie n'est pas arrivée au dernier point, tant que le poumon n'est pas dans un état complet de désorganisation, il ne faut pas hésiter à faire usage de ce moyen de guérison, qui, je le répète, est des plus agréables ; mais il n'agit qu'à la longue, puisque c'est un aliment.

« Dans le midi de la France, en Franche-Comté, en Italie, en Espagne, où l'emploi du maïs est si commun, la phthisie pulmonaire est presque inconnue. Il en est de même du Mexique, à ce que m'ont assuré plusieurs officiers mexicains, internés à

Tours. Le maïs ne jouerait-il pas, dans ces différents pays, un rôle éminemment préservateur ?

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un rhume, ou ce que l'on croit tel, devient opiniâtre et de mauvaise nature, il ne faut pas chercher à se faire illusion, mais au contraire, se bien renseigner sur sa position ; ce qui est facile par l'auscultation. Pour peu que les poumons soient dans leur état normal, il faut aussitôt faire sa *principale nourriture* de farine de maïs, en bouillie, avec moitié lait et moitié eau.

« On peut manger de toute autre chose, en évitant seulement les aliments échauffants, les épices, le café, le vin pur, les liqueurs ; mais, je le répète, il faut faire du maïs son aliment principal, et en manger trois fois par jour, au moins pendant deux ou trois mois.

« On ne tarde pas à s'apercevoir des bienfaits d'une telle alimentation.

« On fait la bouillie légère : trop épaisse, elle pourrait fatiguer l'estomac, et devenir indigeste pour quelques personnes. La préparation en est simple et ne demande que quelques soins. Elle se fait comme la bouillie ordinaire ; on la remue sur un feu doux, jusqu'à ce qu'elle bouille. On couvre alors le feu avec un peu de cendres. On cesse de remuer, on laisse cuire la bouillie pendant huit ou dix minutes ; on la retire alors du feu et l'on y ajoute un peu de sucre ou de sel. Si l'on ne pouvait faire usage de lait, on préparerait la bouillie avec du bouillon, ou avec de l'eau et du beurre ; mais le lait est préférable.

« L'essentiel est de faire usage de farine de maïs de bonne qualité. »

VARIÉTÉS

Echo.—Nymphes à répétition et que chacun paye à son tour.

Ephores.—Magistrats de Lacédémone qu'il faut éviter, de crainte des hernies.

Elan.—Quadrupède qui recule pour mieux sauter.

Epi.—Se dit des blés qui montent en épi pour observer les actions d'autrui.

Etant.—Participe du verbe *Etre* et des pieds d'eau.

Etau.—A l'aide d'étaux, le serrurier serre le fer et le boucher sa pratique.

Echelle.—Divisions tracées sur le thermomètre pour aider le mercure à monter et à descendre.

Echiquier.—Table divisée en 64 carrés, couverts de dames, et dont certains Anglais sont les membres.

Les petits côtés du cœur humain :

X... est un garçon d'esprit qui a beaucoup de relations. Il a cette originalité qui le distingue de bien des gens, c'est qu'il est impossible de lui faire accepter une invitation à dîner ou à déjeuner en ville.

On lui en demandait le pourquoi.

Il répondit gravement :

—C'est que j'aime beaucoup les radis.

—Et quel rapport cela a-t-il ?...

C'est bien simple. Chez moi, j'ai trempé mes radis dans la salière. C'est une mauvaise habitude, soit ; mais je les trouve meilleurs ainsi, et comme je suis obligé de les saler sur mon assiette, quand je dîne en ville, je ne dîne que chez moi !

Un amateur de pêche rencontre un ami, auquel il pose la question suivante :

—Sais-tu pourquoi les sœurs ne prennent jamais de poisson au filet ?

—Ma foi, non.

—Eh bien ! c'est parce qu'ils n'en tendent pas !

L'ami court encore.

NOS GRAVURES

En Temps de Paix

Si, lorsque vous interrogez un médecin sur l'état des affaires, l'honnête praticien vous répond : Eh ! Eh ! ça va assez bien, la saison est bonne ! Cela signifie évidemment que tout le monde va mal et que la saison est abominable !

Il en est ainsi de tous les états : le négociant demande du vent là où l'agriculteur réclame la pluie, et le soldat désire une guerre au moment où l'industriel souhaite la paix. Comme dit le proverbe : Ici-bas le mal de l'un fait le bien de l'autre.

Notre gravure représente précisément les deux faces de cette espèce de fatalité, l'envers et l'endroit d'une même profession, contraste qui s'applique à toutes.

Dans cette maison paisible, près d'un établi solitaire où d'aimables pigeons viennent picorer le grain que leur jette la maîtresse de céans ; au milieu de cette paix dont le calme a endormi le robuste armurier, on devine que les temps sont changés.

L'année dernière la forge soufflait, les étaux, les limes grinçaient, pendant que les marteaux frappaient sur les enclumes sonores ; on chauffait, on fourbissait casques, épées, poignards, sabres et cuirasses ; les ordres du patron, les chants des ouvriers se mêlaient au bruit des outils, tout était mouvement et travail : on se battait à la frontière !

Aujourd'hui la paix est faite, et quelques vieux fusils viennent seuls, aux approches de la chasse, exposer leurs canons rouillés aux feux à demi-éteints de l'atelier. Le chat lui-même, ronronne près d'un sabre de cuirassier, et le patron, en son sommeil, rêve sans doute à des batailles futures, qui lui permettront d'acheter la modeste maison de campagne où il a résolu d'abriter sa vieillesse et de reposer ses bras fatigués.

Aigles disputant leur Proie

Bien loin des gras pâturages de la plaine, bien au-dessus des vallées fertiles, sur les sommets presque inaccessibles des hautes montagnes de l'Europe, les pâtres conduisant leurs troupeaux, les touristes en excursion, les chasseurs, aperçoivent parfois par les temps clairs des troupes de Chamois broutant quelques mousses sur ces rocs escarpés. C'est surtout à l'époque où les femelles élèvent leurs petits que la famille entière séjourne sur les hauteurs.

Si, de là, ces animaux défilent la balle des chasseurs, ils sont exposés à un danger tout aussi terrible et fréquent, à l'attaque des rapaces, aigles et vautours.

Planant dans l'azur, le Grand Aigle, dit Aigle Royal, explore de ses yeux perçants les cimes des Alpes, et dès qu'il aperçoit un jeune chamois, il fond sur sa proie, qu'il enlève et transporte dans son aire entre ses serres puissantes.

Lorsque l'aigle est seul, les lamentations de la mère du chamois, deux ou trois touffes de poil, quelques taches de sang sur les rochers racontent aux solitudes la catastrophe. Mais assez souvent, deux aigles se rencontrent, convoitant la même proie, et alors c'est entre eux une lutte acharnée qui se termine toujours par la mort d'un des adversaires.

Notre gravure représente un de ces combats.

Tandis que les chamois paissent insouciant et libres au milieu de la pure atmosphère des sommets, deux cris perçants ont retenti ; l'air d'ordinaire immobile, ondule et s'agite sous les secousses d'ailes qui, étendues, ne mesurent pas moins de trois mètres de longueur ; les chamois surpris par l'apparition de leurs ennemis, incapables de fuir ou de se cacher, assistent, témoins muets et terrifiés, aux phases d'un combat dont la vie de l'un d'eux sera fatalement le prix.

Les deux adversaires se sont abordés dans un choc terrible ; les ongles aigus et tranchants de leurs pieds robustes, s'enfoncent dans leurs chairs, le sang coule et rougit leur plumage, tandis que leurs yeux étincelants cherchent la place du cœur ou du foie pour y enfoncer, comme

la lame aiguë d'un poignard, leurs becs recourbés et tranchants. Les plumes volent et jonchent les rochers, les échos répètent les cris stridents jusqu'à ce que l'un des deux aigles, affaibli, exténué, tombe enfin mourant sur le sol. Le vainqueur a eu soin de ne point achever son ennemi. Pour que le triomphe soit complet, il faut que le vaincu, dans sa dernière convulsion, puisse voir son rival s'élever avec la proie conquise, et se perdre dans les profondeurs du ciel.

Hugo Van Der Goes

Frappé dans ce qu'il avait de plus cher — il a perdu coup sur coup sa femme, ses deux fils et sa fille — Hugo Van Der Goes, désabusé du monde et voulant consacrer au service de Dieu les restes d'une vie d'épreuves et de douleurs, est entré dans un monastère.

Il a cru trouver dans la contemplation et la prière, le repos et la paix de l'âme, mais hélas ! l'esprit n'a pu résister aux violentes secousses du passé, et des hallucinations terribles s'emparent quelquefois du novice.

Ses supérieurs ont remarqué cependant que la musique et les chants avaient le pouvoir de calmer ses fureurs et de dissiper peu à peu les fantômes de son imagination. Sa cure n'est point désespérée, et, Dieu aidant, on guérira le malade.

Notre gravure nous fait assister à une de ces expériences où la folie cède peu à peu à la raison.

Dans une des salles du cloître, assis dans le fauteuil du Prieur, Hugo, les traits contractés, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les mains crispées, éprouve un de ces accès ordinaires. Il défie les fantômes, adresse à des êtres imaginaires, tantôt des supplications, tantôt des injures. Au fort de la crise, le Prieur qui en observe la marche, commande du geste aux musiciens et aux choristes.

A peine les voix cristallines des enfants de chœur ont-elles entonné l'hymne sacrée, dès les premiers accords de la harpe et de la guitare, le visage du jeune frère change et s'adoucit ; l'expression d'indicible terreur disparaît, les muscles se détendent, le regard perd sa fixité, les idées se classent, à l'avant-dernier verset, la raison est revenue à travers une chaude pluie de larmes.

Les quatre groupes qui forment cette scène sont ravissants de naturel. Dans le fond de la salle, deux frères debout, et un troisième assis près du frère, suivent d'un air ému les progrès de la crise ; à l'autre extrémité, les musiciens, engagés sans doute pour la circonstance, pincant les cordes de leur instrument, avec cette indifférence nonchalante que donne l'habitude du métier ; les choristes, eux, attentifs aux signes du Prieur, chantent *touto* et *piano* ou *crescendo* et *allegro*, suivant les indications, sans même regarder le malade, tant ils craignent de fausser le ton ou de rompre la mesure.

Au premier plan, Hugo qui reprend possession de lui-même et semble sortir d'un rêve, pendant que le Prieur règle le diapason sur l'aspect de la physionomie du pauvre frère.

Par degrés les chants faiblissent, diminuent, vont s'éteignant, puis cessent tout à fait. Chanteurs, musiciens disparaissent, et Hugo Van Der Goes se retrouve tranquillement assis sous la voûte du cloître, entouré des visages souriants des moines ses frères.

A. ACHINTRE.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré — Le fond et cie. 25 cents la boîte.